

## 54 DENTS

Ils errent seuls dans les rues car lorsqu'ils se regroupent en meute ils ne peuvent s'empêcher de s'entredévorer. Il n'existe rien dans la ville qui soit davantage effrayant et féroce qu'eux. Les mutilations dont ils ont été victimes sont atroces : ils ont été contaminés par morsure – la plupart du temps par des humains, mais aussi parfois par leurs congénères – et leurs blessures sont si larges et si profondes que les tendons de leurs muscles, leurs vertèbres ou leurs côtes sont souvent visibles, à nu, répugnants, suintants de pus la plupart du temps. Il est également fréquent qu'une ou plusieurs de leurs pattes aient été arrachées, ou qu'une partie de leur gueule soit déchiquetée. Ce ne sont plus des chiens ; ce sont juste des amas de chair et de sang pourri, enragés, impitoyables.

Le virus a développé leurs crocs d'une manière spectaculaire. Ces derniers sont acérés comme des lames de rasoir et sont si gros que les chiens contaminés se retrouvent dans l'incapacité de fermer complètement la gueule – leur dentition, en plus d'avoir *enflée*, est passée de 42 dents à 54 en moyenne.

La force de leur mâchoire s'est accrue. Les chiens contaminés de grande taille sont capables d'exercer une pression de 2100 kilos par centimètre carré, soit à titre de comparaison presque autant qu'un requin. L'ouverture de cette mâchoire avec un angle de 150 degrés provoque la contraction des tissus antérieurs de la mandibule inférieure et le jaillissement des dents vers l'avant. Non seulement c'est impressionnant mais en plus cela constitue un piège redoutable car si une proie est prise dans leur gueule, elle n'a strictement aucune chance de s'en échapper.

Malgré leurs différences physiques les chiens contaminés sont tous dangereux, quelle que soit leur race. Un fox-terrier infecté se montrera aussi agressif qu'un doberman ou un rottweiler atteint par le virus.

Il arrive qu'ils portent encore un collier autour du cou – des fois il y a même une laisse accrochée dessus, voire un médaillon avec leur nom et le numéro de téléphone de leur propriétaire.

## AILLEURS

- Comment crois-tu que ça se passe dans les autres villes ?
- Je n'en ai aucune idée. Comment le savoir ? J'imagine que ça se passe aussi mal qu'ici.
- Certains s'en tirent peut-être bien.
- Je ne vois pas ce que tu veux dire.
- Enfin, quand je dis « bien »... Peut-être s'en sortent-ils mieux. Peut-être y a-t-il des coins où la vie continue comme si de rien n'était. Peut-être qu'ailleurs les gens vont toujours au travail le matin, empruntent les transports en commun, déjeunent au restaurant à midi, entre collègues, puis vont balader ou faire du shopping après le boulot. Peut-être vont-ils boire un coup le soir ou prendre l'apéritif chez des amis.
- Ça m'étonnerait. Et ils ne feraient rien pour nous aider ? Ils n'enverraient pas des secours ?
- On a vu un hélicoptère l'autre jour, rappelle-toi.
- Tu as cru voir quelque chose dans le ciel, nuance.
- C'était un hélicoptère. J'en suis sûre.
- Tu souffres de sous-alimentation et de malnutrition, tout comme moi d'ailleurs : nous pouvons être victimes d'hallucinations.
- Je n'ai pas rêvé.
- Bref.
- Tu m'énermes lorsque tu réagis de cette façon. On ne peut pas discuter avec toi. Ma question était sérieuse.
- Je suis désolé. Mais je n'ai aucun moyen de savoir ce qu'il se passe en dehors de Paris... En fait, je ne sais même pas ce qu'il se passe dans les arrondissements voisins.
- Donc, s'il faut, tout est normal ailleurs...
- En y réfléchissant, on ignore ce qu'il se passe dans les autres appartements de l'immeuble. Des survivants ont pu se réfugier à l'étage supérieur ou dans les sous-sols. C'est tout à fait possible. Alors imaginer la situation à des centaines de kilomètres d'ici...
- Il y a aussi le cas des pays étrangers. Les États-Unis sont une grande nation, leurs célèbres *Marines* ne sont pas des tendres. Ils ont l'habitude des conflits violents, ils ne se seront pas laissés faire.
- Oui, en effet, on a vu avec quel brio ils se sont débrouillés en Afghanistan et en Irak.
- C'était différent. Et puis il n'y a pas qu'eux. Les Chinois ont pu s'en sortir, les Russes.
- Je n'ose pas songer à la Chine. Étant donné la densité de population de ce pays, si tu veux mon avis, ça a dû être un carnage. En Russie c'est peut-être différent, oui, avec le froid et ces grands espaces naturels hostiles, il est possible que les événements aient mieux tournés que chez nous. Quoique j'en doute... J'en profite pour rectifier quelque chose : à l'instant tu as sous-entendu qu'on s'était laissé faire mais c'est faux. Comment aurait-on pu prévoir ou anticiper ce qui nous est tombé dessus ? C'est du jamais vu. Si tu avais eu des responsabilités politiques, toi, tu aurais ordonné de tirer sur la foule ? Tu aurais ordonné de tirer sur des citoyens français, sur tes compatriotes, sous prétexte qu'ils sont malades ? Tu aurais atomisé des hôpitaux ? Lâché des bombes sur les camps de réfugiés ?
- Pour préserver la vie de millions de personnes, oui, je l'aurais fait sans hésiter.
- Tu me sembles très déterminée ici et maintenant mais je ne crois pas que ce soit si simple de signer l'arrêt de mort de la moitié de la population.
- Rien n'est jamais simple avec toi, papa. Tu me saoules.
- Tu me demandes mon avis, je te le donne.
- Une poignée de gens ont survécu et je me retrouve coincée avec le plus chiant de tous.
- Que veux-tu que je réponde à ça ? Tu aurais préféré que je ne m'en sorte pas ? Que je ne tape pas assez vite le digicode à l'entrée de l'immeuble et que les contaminés parviennent à m'attraper ? Tu aurais préféré que la porte se referme sur moi après que tu te sois faufilée ?

— Excuse-moi, j'ai été maladroite. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Je n'en peux plus d'être enfermée. D'entendre grogner ces créatures à longueur de journées, de les entendre chaque nuit casser je ne sais quoi ou s'en prendre à je ne sais qui. C'est une torture. J'ai l'impression que nous attendons patiemment qu'elles débarquent ici. Car j'ai peur que c'est ce qui finisse par se produire. Un jour elles vont nous sentir, ou nous détecter, ou simplement nous entendre – j'ignore comment elles se débrouillent pour localiser leurs proies – elles vont se masser devant l'appartement, elles défonceront la porte et elles nous dévoreront. Alors quand je me figure un autre coin du monde où tout serait resté comme avant, à l'identique, une zone sans ces saloperies, ça me rend dingue.

— Aucune ville n'a pu résister au virus. Je suis catégorique. S'il existe des enclaves où des survivants ont eu l'opportunité de se regrouper avant que la situation ne devienne critique, c'est à la campagne ou à la montagne, dans des secteurs reculés. Des villages, des hameaux. Loin des villes. Mais il n'y a rien à attendre de ces réfugiés – si tant est qu'ils existent. Il est clair qu'ils ne vivent pas comme avant : ils sont comme nous, ils essaient péniblement de s'en sortir jour après jour. Tu peux faire une croix sur une quelconque forme d'assistance de leur part.

## À PETITES FOULÉES

Quand je l'ai surpris je me trouvais à la limite du 17<sup>ème</sup> arrondissement, dans une petite rue située entre le boulevard des Batignolles et la gare Saint-Lazare.

Je tentais de rejoindre l'appartement où avaient vécu mes parents et où j'avais rendez-vous avec mon frère aîné. Nous avions été séparés il y a deux heures alors qu'une meute de chiens contaminés était à nos trousses du côté des Grands Boulevards. Sans cesser de cavalier, nous avions juste eu le temps de définir cette adresse comme point de ralliement. Nous aurions été plus malins de fixer notre rendez-vous dans le secteur où nous nous trouvions mais avec la panique c'était l'unique idée qui nous était venue.

De ce que j'en avais vu, mon frère était bien parti pour s'en tirer. Il avait bondi dans une imprimerie de quartier et avait eu le temps de refermer la porte derrière lui sans se faire mordre par un de ces foutus clébardes. Bien évidemment, étant donné la conjoncture actuelle, on ne pouvait être sûr de rien. L'imprimerie pouvait être infestée de morts-vivants, qu'est-ce que j'en savais ?

Pour ma part je ne devais mon salut qu'à la fenêtre demeurée ouverte d'un studio minable localisé en rez-de-chaussée. Il s'en était fallu d'un cheveu. Après avoir plongé la tête la première, j'avais atterri sur un meuble TV qui, à cause de l'impact, avait explosé sous mon poids, m'occasionnant de légères blessures. La télé était foutue, mais ça c'était moins grave.

Il y avait du sang partout, néanmoins ce n'était pas le mien dont il s'agissait. Une bagarre semblait s'être déroulée dans cette pièce exiguë. La porte d'entrée était défoncée. Sans doute des contaminés s'en étaient-ils pris à l'occupant des lieux. Qu'était-il advenu de lui ? Avait-il pu s'en sortir ?

Je n'avais pas cherché à en savoir davantage. J'avais pris la poudre d'escampette et la direction de l'appartement de mes parents. Auparavant j'avais patrouillé un peu dans les parages, me disant qu'il était possible que je tombe sur mon frère – en vain. J'avais par conséquent dû me résoudre à traverser une partie de ce Paris de cauchemar, infesté de malades hystériques, de cadavres revenus d'entre les morts et de criminels aussi dangereux que débutants. Seuls coups de bol de cette journée pourrie : je n'avais pas recroisé les chiens atteints par le virus qui nous avaient pourchassés et hormis quelques frayeurs je n'avais pas eu de souci particulier pour rallier ma destination.

J'étais donc presque arrivé lorsque je l'ai entraperçu. J'avais failli ne pas le voir car j'étais en train de courir quand je suis passé devant lui, et il était assis en tailleur sur la chaussée entre deux fourgonnettes. J'ignore pourquoi j'avais tourné la tête vers lui à cet instant précis. Peut-être mon œil avait-il été attiré parce qu'il remuait un peu.

C'était un adolescent de seize ou dix-sept ans, aux cheveux noirs très épais dont de longues mèches lui barraient les yeux. Il portait de grosses baskets très usées aux pieds, un jean délavé trop large pour sa frêle corpulence et un sweat-shirt à capuche gris maculé de taches de graisse et de sang. En avisant ce qu'il faisait, j'ai immédiatement stoppé ma course. J'étais sous le choc. Je n'aurais jamais cru cela possible. Des filets de sang coulaient depuis sa gueule sur son menton puis gouttaient sur son torse.

Il dévorait son propre bras, à hauteur du biceps. Le muscle était déjà bien entamé. Dans la bouillie de tendons et de chair déchiquetée, je crois que je distinguais même quelques centimètres blanchâtres de son humérus.

J'ai eu un haut-le-cœur. Cette situation était inédite : j'avais déjà entendu des histoires – vraies ou fausses, ça c'est une autre question – de contaminés qui s'entredévoraient mais jamais d'anecdotes sur des types bouffant des parties de leur corps ou leurs propres membres.

En était-il réduit à de telles extrémités à cause de la faim ? Était-il encore plus cinglé que les autres infectés ? S'était-il échappé d'un établissement psychiatrique ?

D'un hochement de tête, il a écarté une mèche de cheveux qui lui occultait le regard et m'a alors remarqué. Ses yeux clairs et doux se sont posés sur moi. Il me fixait et ne paraissait pas surpris de me voir planté là, à quelques mètres à peine devant lui.

J'ai scruté les alentours. Le coin était dangereux. Au bout de la rue, un mort-vivant m'avait repéré et avait pris la décision de me rejoindre. Je ne risquais pas grand-chose car il traînait péniblement une jambe cassée et avançait à une allure très modeste. Cependant je demeurais méfiant.

Je me suis retourné vers le jeune qui avait maintenant cessé de me considérer. Il avait de nouveau mordu dans son bras et mastiquait lentement. Il était si las qu'on aurait dit que même manger l'épuisait.

À mon tour je me suis détourné de lui. J'avais rendez-vous avec mon frère. Je ne voulais pas qu'il s'inquiète davantage s'il était arrivé avant moi dans l'appartement de mes parents.

J'étais fourbu moi aussi mais je me suis remis à courir, à petites foulées.